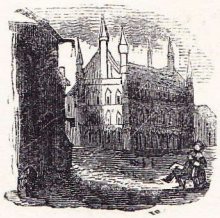
TYPES ACADÉMIQUES.

L'ÉTUDIANT DE LOUVAIN.



L'université de Louvain fut longtemps la seule université de notre pays; il n'est guère de familles, en Belgique, qui ne lui aient payé leur tribut en hommes et en argent, et qui ne se glorifient de compter parmi leurs membres quelques docteurs louvanistes. De là vient l'immense popularité dont cette université a joui durant des siècles, et qu'elle n'a pas encore perdue aujourd'hui. Quoiqu'elle ait subi récemment une transformation complète, nous espérons qu'on ne trouvera pas inopportun que nous essayions d'esquisser les mœurs de l'étudiant de Louvain, en nous reportant à une époque antérieure à la révolution de 1830. Si elles manquent d'actualité, ces quelques pages auront du moins le mérite de réveiller d'agréables souvenirs chez ceux de nos lecteurs qui ont fait leurs études à Louvain; car, si l'on aime à se rappeler le temps de sa jeunesse, c'est principalement

BROWN

lorsqu'on en a passé une partie à l'université. Une autre plume se chargera sans doute de nous initier aux mœurs de l'*Université catholique*. Le portrait de l'étudiant d'aujourd'hui fera le pendant de celui-ci. Il y aura des comparaisons curieuses à établir, et qui peut-être seront fécondes en résultats. Sous ce rapport encore, cet article n'aura pas été tout-à-fait dépourvu d'intérêt.

La ville de Louvain s'est embellie depuis quelques années. Sa belle Place du Peuple, ses jolis boulevards, son Théâtre-Frascati n'étaient pas, il y a quinze ans, ce qu'ils sont aujourd'hui.

A défaut d'une salle convenable, le spectacle y était presque nul. Louvain avait une physionomie morne, on eût dit d'un grand village; surtout lorsqu'on s'éloignait un peu du centre de la ville. Des rues longues et désertes, des maisons rustiques avec leurs basses-cours, leurs tas de fumier et tout l'attirail champêtre d'une ferme; des terres à perte de vue, quoique renfermées dans l'enceinte des murs, d'immenses potagers couverts de choux et de cerisiers-nains; partout des colléges abandonnés, partout d'anciens couvents montrant leurs orgueilleuses façades dégradées par le temps; une tour au sommet écroulé s'élevant auprès de la sombre masse de l'église Saint-Pierre, auprès du gothique monument de l'hôtel-de-ville, magnifique, quand on l'examine de près, semblable à un tombeau flanqué de ses candelabres, quand on le voit à distance; nulle part de ces fashionables estaminets, de ces brillants cafés, que l'on rencontre dans toutes les villes de Belgique; mais, à chaque pas, de noirs cabarets, des tavernes flamandes dans le goût de Téniers, sentant le tabac et la *peeterman:* tel était Louvain, il y a quelques années; et tel est-il encore aujourd'hui, à peu de changements près.

Cet aspect demi-ville, demi-campagne, n'était guère propre à donner une idée favorable de Louvain au jeune étudiant qui y entrait pour la première fois; mais cette première impression durait peu. A peine arrivé sur la grand'place, des figures de connaissance lui étaient déjà apparues à travers les vasistas de la diligence; son cœur avait bondi en apercevant des amis de collége, leurs livres sous le bras; un joyeux salut de bienvenue avait été acclamé sur son passage, et une troupe folâtre courait l'attendre sur le seuil de l'hôtel de l'Impératrice.

Donc, on se trouvait tout de suite en pays de connaissance, et l'on improvisait de nouvelles camaraderies auxquelles le temps devait imprimer le caractère d'une bonne et solide amitié.

O mes vieux amis! ô mes camarades de collége et d'université! vous tous qui étiez de si gais compagnons, avant que le bonnet doctoral n'eût assombri vos fronts candides; dites-moi, vous souvient-il de ces jours filés d'or et de soie que nous passâmes fraternellement ensemble, au sein de cette chère ville de Louvain? — Oh oui! certes, il vous en souvient: on n'oublie pas ainsi la plus belle page du roman de la vie!

Comme nous voguions, alors, à pleines voiles, sans boussole et sans but, sur un océan de doux loisirs! comme, devançant le progrès social, nous mettions largement en pratique le principe encore méconnu de la liberté en tout et pour tous! Comme nous nous amusions de tout! comme nous jouissions de tout, excepté pourtant de la lecture des Pandectes et des Aphorismes d'Hippocrate!

Comme nous vivions insoucieux de l'avenir!... Quel souci d'ailleurs notre avenir pouvait-il nous inspirer? Un bon diplôme de parchemin n'était-il pas le prix placé au bout du stade universitaire? Nos professeurs étaient si bonnes personnes, nos études si légères, nos examens si faciles! — Et une fois conquis par nous, ce parchemin ne devait-il pas être le magique rameau qui ouvre toutes les portes, le talisman redouté qui ferme les yeux du client sur les talents de l'homme de loi et l'habileté du médecin.

A son arrivée à l'université, le jeune étudiant a la tête remplie d'excellentes résolutions, fruit des conseils et des avertissements paternels : il étudiera avec ardeur, il suivra les cours avec assiduité, il préférera ses devoirs à ses plaisirs; sa conduite, en un mot, sera parfaite. Vain projet! la force de l'exemple l'entraîne, et un mois s'est à peine écoulé, que déjà le jeune sage est aussi mauvais sujet que ses compagnons. L'homme est ainsi fait : à chaque époque solennelle de la vie, faisant un retour sur lui-même, il se livre à des projets de réforme morale qu'il oublie aussitôt la crise passée. Mais ne faisons point de sermons inutiles : il faut que le jeune cheval jette sa gourme, il faut que l'étudiant s'amuse, sauf à réfléchir plus tard, sauf à récupérer le temps perdu, alors que l'inflexible nécessité sera là.

Mais le moyen de s'amuser à Louvain? c'est une ville si triste, si monotone! et puis, les habitants, qui ont peut-être de bonnes raisons pour se défier des étudiants, sont si peu disposés à les admettre au foyer domestique! Comment donc faire pour passer le temps plus ou moins agréablement? — Comment faire? Et d'abord, on faisait la grasse matinée. J'en ai connu qui restaient au lit jusqu'à midi, un peu moins que le tour de l'horloge; mais c'est être par trop paresseux : neuf heures, voilà l'heure raisonnable, l'heure de la première leçon. Il fallait, dans les commencements surtout, faire acte de présence, une fois par jour, *aux halles* (local de l'université). Plus tard on ne se gênait plus autant, une ou deux fois par semaine suffisaient. Les professeurs, bonne pâte germanique, étaient indulgents sur ce point, ainsi que sur beaucoup d'autres.

A dix heures, le verre de faro, les deux *couques* au beurre et la longue pipe de terre blanche vous attendent au *Café Belge*, à l'*Amitié*, aux *Quatre Nations*. Vous ne lisiez pas les journaux; c'est le moyen de savoir tout ce qui se passe, au dire de Sir William Savage. A défaut de journaux, la partie de billard vous appelle: les billards pleuvent à Louvain, il y en a deux dans chaque estaminet. On jouait donc une, deux, trois parties de billard; on jouait le déjeûner, on jouait le dîner, on jouait la demi-tasse, on jouait le flacon de champagne, que ne jouait-on pas? car l'argent ne manquait point, Dieu merci. Les amis sont toujours là. N'a-t-on pas d'ailleurs cent moyens *d'emungere patrem pecuniâ*, selon la plaisante expression d'un comique latin? On peut tomber malade à propos, avoir à payer de nouvelles inscriptions, avoir besoin de nouveaux livres. A propos de livres, on raconte l'anecdote que voici :

Un *philosophe* (style académique) était *à sec* (idem) pour avoir trop bu. Il écrivit à son père, villageois de la bonne espèce, la lettre suivante :

— J'ai employé l'argent de votre dernier envoi à l'achat du *Cicero*, du *Terentius*

Afer et des autres livres énumérés dans ma lettre précédente. Mais il m'en manque encore un, le plus essentiel et le plus coûteux de tous. Veuillez bien, mon cher père, m'envoyer un louis pour le GUTTUR. C'est le titre de l'ouvrage en question.

Un louis pour le *Guttur!* s'écria le père, à la lecture de cette lettre; — mieux vaudrait entretenir un ratelier de cinquante chevaux de labour que la bibliothèque de ce garçon-là... Allons en causer avec M. le curé.....

La conclusion de la lettre fit beaucoup rire le curé. — Votre fils est un drôle, dit-il au fermier. Ce n'est pas pour un livre, c'est pour son *gosier* qu'il vous demande de l'argent. Laissez-moi faire, nous allons lui jouer un bon tour!

Quelques jours après, le philosophe altéré reçut un ample panier contenant une douzaine de bouteilles pleines, mais d'argent point. — Voilà, dit-il, un singulier *quiproquo!* Mon père m'envoie du vin au lieu de QUIBUS (style académique). Le pauvre homme est sans doute gêné dans ses finances; à défaut d'écus, il m'aura fait présent, en guise de consolation, de ce *vinum bonum quod lætificat cor hominis*. Faisons-en part à nos amis..... — Les amis ne se firent pas prier. Il y eut nombreuse réunion et grande liesse. Douze gros flacons! les bouchons recouverts de cire et attachés par un fil de fer : c'est tout au moins du champagne mousseux. Versons!.... c'était de l'eau claire! — Je vous laisse à penser la mystification de l'amphitryon et les huées des convives. Le *Guttur* demeura sec encore longtemps, bien qu'il eût de quoi se désaltérer.

N'allez pas croire d'après cela que les jouissances *gutturales* fussent les seules récréations de la jeunesse studieuse de Louvain. Il y en avait pour tous les goûts. Par exemple, aimait-on la chasse? on pouvait, sans sortir de la ville, tirer des grives, des ortolans et des canards sauvages, et aller ensuite faire parade de son gibier à la *Maison des Chasseurs*, estaminet toujours rempli de barbets et de chiens courants, toujours émerveillé aux récits tant soit peu gascons des Nemrod de la ville et de l'université. Préférait-on la pêche? les chapeliers louvanistes sont les plus fameux pêcheurs du Brabant; on faisait bande avec eux, et l'on avait force carpes et goujons à faire frire le soir, à l'estaminet du *Cygne*, près la porte de Diest, rendez-vous gastronomique, bachique et fumigatoire (passez-moi le mot) de ces messieurs. — Dédaignait-on ces réunions plébéiennes? la fashionable *Société de Lecture* vous tendait les bras. On y trouvait la fleur de l'aristocratie bourgeoise, les notabilités industrielles de la *peeterman* et de la tannerie, le dandysme des trois facultés. On y avait des bals splendides, où l'on faisait connaissance avec l'élite du beau sexe de Louvain, qui vaut bien le beau sexe de la capitale, croyez-moi. Du reste, il n'entrait pas dans les mœurs académiques de faire de grands frais de toilette pour plaire aux dames. Une casquette verte coûtant deux francs 50 centimes; un léger habit de chasse serré à la taille; un large pantalon à la cosaque, ayant une poche béante sur la cuisse, et d'où sortait un bout de pipe allemande orné de ses deux *floches* : tel était le costume le plus en vogue.

On ne se permettait guère l'habit noir et la cravate blanche qu'à l'époque solennelle du doctorat, et les gants beurre frais, cet article si coûteux du budget

de nos jeunes gens, étaient exclusivement réservés pour les mains féminines. A cette simplicité du vestiaire, répondait celle de l'appartement garni qu'on louait au prix de quatorze à dix-huits francs par mois, à moins qu'on n'eût sa pension entière dans un hôtel ou dans une maison bourgeoise. Qu'importe à l'étudiant un beau mobilier? C'est une jouissance de vanité qui ne vaut pas un petit souper de madame Joseph, à l'hôtel de la *Clef*, ou de madame Sn....., au *Café de l'Amitié*. Qu'il me soit permis de rendre ici un éclatant hommage au talent culinaire et à la charmante bonhomie de ces deux excellentes *baesines*. Quel Vatel eût disputé la palme à madame Joseph dans l'art de préparer des ragoûts, dont la matière première avait couru sur quatre pattes dans la giboyeuse réserve de Monseigneur le duc d'Aremberg? Quel Lucullus eût désiré des sarcelles plus appétissantes que celles des étangs de Parc, quand elles avaient passé par les habiles mains de madame Sn.....? — Et puis, quel tact, quelle merveilleuse sagacité chez l'une comme chez l'autre, pour apprécier les exigences gastronomiques de leurs divers hôtes et pour s'y conformer! Aux Wallons, les sauces piquantes, la gibelotte vinaigrée, la matelote aux oignons: aux enfants de la Flandre, les sauces sucrées, le riz au lait, et des pyramides de pommes de terre.

Malheureusement, madame Joseph, retirée dans quelque jolie campagne des environs, se repose maintenant sur ses *lauriers*. Quant à madame Sn....., elle est toujours à Louvain avec ses chers étudiants. Un ancien reparaît-il après quinze ans d'absence, sa première visite est pour elle, et je puis certifier qu'elle le reconnaît au premier coup d'œil.

Vous comprenez déjà le train de vie des étudiants, et comment chacun trouvait à se caser selon ses goûts. Je n'ai pas encore parlé cependant de ces joyeuses excursions dans les kermesses flamandes des environs, ni de ces cavalcades d'étudiants qui ne laissent pas une seule rossinante de louage dans toute la ville, ni de ses équipées à Bruxelles, de ces promenades nautiques sur le canal de Malines, et quelquefois jusqu'à la tête de Flandre, au delà d'Anvers; je n'ai pas dit un mot de ces formidables levées de boucliers contre le corps des pompiers, ennemis nés de tout ce qui porte un diplôme de citoyen académique; ni de ces délirantes orgies, vulgairement appelées *bamboches*, conséquences obligées de toute réception doctorale à l'université, bacchanales sans frein, où l'étudiant qui s'en va, noie dans des torrents de champagne les longs et douloureux adieux de ses camarades qui restent...

A propos de *bamboche*, je n'oublierai jamais celle du docteur J. G..., aujourd'hui l'une des célébrités chirurgicales de Paris. Une querelle s'étant allumée, il se fit, séance tenante, une légère distribution de coups de poings. L'un des camarades en attrapa sa part de la main même du docteur; si bien que le lendemain matin, il nous prit un accès de rire homérique en voyant apparaître un nez poché d'une façon vraiment comique. Il venait demander une prompte *réparation* au docteur, car il était à la veille de retourner en vacances chez ses parents. Le docteur se garda bien de lui refuser cette petite satisfaction: il connaissait un peu le maniement du pinceau; avec un peu de blanc de céruse et de vermillon il *répara* en un instant le dommage qu'il avait causé; de sorte, que le nez poché, repeint à neuf, put

retourner le jour même dans ses foyers, sans appréhender que la sévérité paternelle lui administrât un supplément de taloches. C'est toujours ainsi que se vident les querelles de nos étudiants : une poignée de main, un déjeûner et un fou rire; puis tout est oublié. Le duel, ce fléau des universités allemandes, n'est pas dans les mœurs des nôtres. C'est une plante vénéneuse, importée de l'étranger, et qui croît difficilement sur le sol belge.

Après avoir envisagé les mœurs universitaires du côté des plaisirs, il nous reste à parler un peu des études. Les études se faisaient, vous avez déjà pu en juger, sans grand souci. On assistait rarement aux leçons. A quoi bon d'ailleurs, suivre assidument les leçons?... Le professeur parle seul, il pérore, il s'agite dans sa chaire comme la Sibylle sur son trépied. Pendant ce temps-là, l'auditoire lit Balzac et Paul de Kock, et il se bouche hermétiquement les oreilles, pour être sûr de ne rien entendre.

Il faut dire cependant que tous les élèves n'étaient pas doués au même degré de cette paresse exemplaire. On distinguait un petit nombre de *piocheurs*. Les *philologues* (on appelait ainsi ceux qui se destinaient à l'enseignement, et qui jouissaient ordinairement d'une bourse d'études) étaient généralement studieux : la faculté de médecine comptait aussi plusieurs *bons sujets*. C'était principalement dans la classe des *philosophes* et dans celle des *juristes* que pullulaient les amis du *far niente*. Le terrible jury d'examen, cauchemar de la jeunesse studieuse d'aujourd'hui, n'existait pas encore dans cet âge d'or des universités belges; mais, à parler franchement, je ne sais s'il y a lieu d'en féliciter nos plaideurs et nos malades. Quand le moment des examens approchait, la matière en était limitée, excessivement limitée par les professeurs bénévoles. Puis le candidat travaillait, ou pour parler plus exactement, il apprenait un cahier par cœur pendant une quinzaine de jours. Ce facile exercice mnémonique suffisait pour obtenir la GRANDE, voire la TRÈS-GRANDE *distinction*. Les examens se payaient argent comptant, voilà l'essentiel. Après l'examen du doctorat venait la thèse.

Les thèses sont tombées en désuétude aujourd'hui. Si l'on doit ajouter foi au témoignage de nos aïeux qui étudiaient à Louvain quand la révolution brabançonne éclata, la thèse, à cette époque était encore une véritable arène, où les athlètes des quatre facultés aimaient à déployer leur forces en présence d'un public nombreux.

Là, se dépensaient des trésors d'érudition. Là, Cicéron avait un trône et Aristote avait des autels. Là, le premier venu vous jetait son gant, et, sous peine de déshonneur, il fallait le relever. Là, enfin, on se lançait à la tête des *argumentabor* aussi sérieusement que plus tard des boulets de canon. Mais les choses ont bien changé dans la période de notre réunion à la Hollande, et si les thèses sont tombées en désuétude dans les universités du gouvernement depuis la révolution de 1830, on peut affirmer qu'en les perdant la science n'a rien perdu. Rien de plus comique que la manière de confectionner et de soutenir publiquement une thèse. Souvent on l'achetait toute faite, mais quelquefois on la fabriquait en commun. Quant à la discussion, le plan en était concerté d'avance entre amis. C'était une petite guerre plutôt qu'un combat réel, une affaire de mémoire, et

rien de plus. — La mémoire est la seule faculté de l'esprit qu'il soit nécessaire de posséder, pour parvenir aux plus hautes dignités académiques.

Vers la fin de l'année scolaire 1829-30, il y avait dans une université que je ne nommerai pas, une fabrique-modèle de thèses, qui occupait tous les jours, pendant une couple d'heures, une demi-douzaine d'ouvriers officieux. Ma parenté avec le chef d'atelier de cette usine littéraire m'ayant valu l'honneur d'y être admis, j'ai eu le plaisir d'assister à la fabrication de la thèse de l'un de nos amis communs, et même de mettre la main à la pâte avec les autres. Le métier n'est pas difficile, il ne faut qu'un peu d'habitude, et, dieu merci, les compagnons n'en manquaient pas. La seule difficulté est de tourner les phrases en latin ; mais il suffit d'un latin *de cuisine*. L'ouvrage d'ailleurs est singulièrement facilité par le dictionnaire, qui est la cheville ouvrière de ce genre de manipulation.

Rien de plus facile à trouver que le sujet de la thèse. Ne peut-on pas toujours soutenir le *pour* et le *contre* de toute proposition, donner une solution affirmative ou négative à toute question? Prenez, par exemple, celle-ci : « L'invention de la poudre à canon est-elle avantageuse ou nuisible à l'humanité? » Les vieux bouquins fourmillent de dissertations de cette nature; avec un peu de savoir-faire, on y trouve toujours la matière première de la thèse, souvent la thèse toute faite. Il ne s'agit que de savoir découper et rajuster les pièces, affaire de ciseaux. Pendant que l'on griffonnait sa thèse à tour de bras, le futur docteur dont il est parlé plus haut, fumait sa pipe et s'amusait à dessiner des ânes. Le dessin des animaux était sa monomanie, et il faut avouer qu'il y excellait. Ses bestiaux improvisés sur le revers d'une carte se vendaient un guillaume par tête. Ce jeune homme est devenu un second Verboeckhoven, ce qui ne l'empêche pas d'être un excellent avocat.

C'était assez d'une séance pour produire la thèse brute. Le lendemain, on la polissait, et l'on y accolait une dédicace : *Ad charum patrem*, *Ad dilectam matrem*, *Ad manes parentûm;* ou bien : *A mon cher et honoré oncle*, *A mon bien-aimé cousin*, voire même : *A ma bien-aimée cousine*, laquelle n'y voyait que du noir sur du blanc. Puis on livrait le manuscrit à l'impression, et bientôt après, la thèse bien habillée, bien satinée, bien coquette, bien luxueuse au dehors, et bien pauvre au dedans, se distribuait avec profusion aux professeurs, aux parents, aux amis, et aux amis des amis.

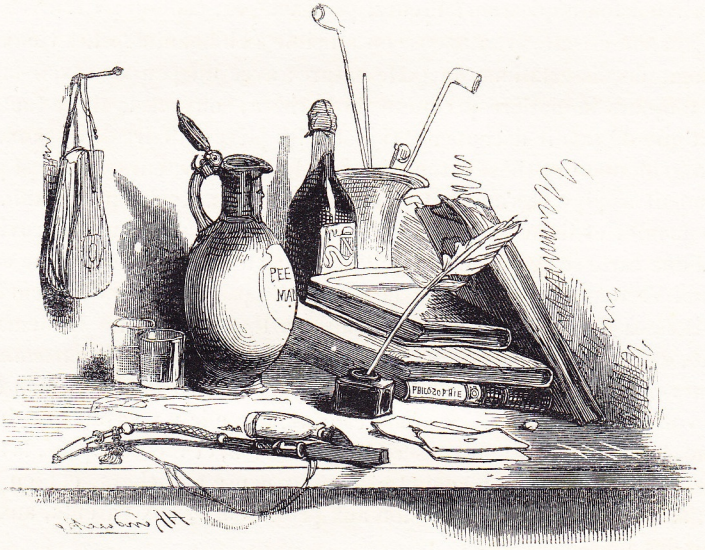
Cependant la leçon était faite au candidat par le comité-fabricant : « Voici nos arguments, voilà ta réplique. Tiens-toi ferme dans cette position; nous aurons l'air de te disputer le terrain pied à pied; mais à toi la victoire. Après la victoire la *bamboche* et vive la joie! »

La difficulté était d'apprendre de mémoire l'attaque et la défense. C'était pour le docteur un jour ou deux d'ennui à dévorer; mais on s'exécute avec courage, quand on approche du terme et qu'il y va de tout son avenir.

La thèse étant le dernier acte de la vie universitaire, notre rapide examen se termine assez naturellement ici. Disons, avec le nouveau docteur, un long adieu à la bonne ville de Louvain. Plus tard, nous y reviendrons de temps en temps. Nous reviendrons avec un camarade, vieilli comme nous, contempler ces lieux où notre jeunesse s'est écoulée si légère et si gaie; nous reviendrons mêler nos

cheveux gris aux têtes blondes des nouveaux étudiants, leur raconter nos plaisirs passés et nos études manquées, leur montrer du doigt de l'expérience la route à suivre et les écueils à éviter; nous reviendrons enfin constater sur les lieux, les progrès de la science et les améliorations espérées du nouveau système d'enseignement universitaire.

FIRMIN LEBRUN.



LES BELGES
PEINTS
PAR EUX MÊMES